

# L'école des mâles

LA VILLE ET LES CHIENS  
par Mario Vargas Llosa.  
Gallimard, 400 p., 22,00 F.

**I**l y a peu de temps encore les procédés narratifs se divisaient, dans la littérature hispano-américaine, en deux grands courants : l'un de type européen et formaliste ; l'autre provincialiste et social. Jorge Luis Borges et Miguel Angel Asturias représentent le mieux chacune de ces deux tendances. D'un côté, le mimétisme des lettres européennes, l'artifice subtil, la recherche d'un style pur et aseptique ; de l'autre, la couleur locale, l'exubérance rythmique. La synthèse de ces deux courants était déjà en bonne voie chez Carpentier (Cuba), Rulfo (Mexique) et Cortazar (Argentine). Avec Mario Vargas Llosa, qui a trente ans, la fusion est totale.

« La Ville et les chiens », c'est l'histoire d'un groupe de cadets de l'école Léoncio Prado, à Lima. Comme dans le collège décrit par Robert Musil dans « les Désarrois de l'élève Törless », les adolescents de Vargas Llosa s'imaginent que, pour devenir des hommes, ils doivent se faire inhumains : une rigoureuse et impitoyable hiérarchie, qui va du chef à l'esclave, régit le petit monde de l'académie militaire. Mais ce qui différencie Vargas Llosa de Musil et de ses héros germaniques, c'est une violence typiquement espagnole. La cruauté presque métaphysique des condisciples de Törless est remplacée par la « *hombria* ». Pour le Jaguar, le Boa, Cava ou le Frisé, héros de cette mafia, être mâle c'est humilier les faibles, tyranniser les volontés, réduire les autres à la condition d'animaux. Le mâle crache, cogne, se masturbe en public, s'exhibe avec orgueil. En face d'eux, prototype de l'officier, le lieutenant Gamboa est un modèle admiré de tous.

## *La loi du dehors*

La neutralité est impossible : celui qui ne veut pas devenir victime devient inévitablement bourreau. Alberto, dit « le Poète », assiste sans réagir à la persécution de son ami l'Esclave par les membres du Cercle. Et quand, pour avoir un permis de sortie, l'Esclave accuse Cava d'avoir copié et distribué les sujets de l'examen à ses amis, il signe, sans le savoir, son arrêt de mort. Au cours de manœuvres, une balle « perdue » le blesse mortellement. Pour sauver les apparences, les supérieurs concluent à un accident provoqué par la victime elle-même.

A partir de ce moment, Vargas Llosa modifie l'angle de la narration et tout nous apparaît sous une lumière différente : Alberto, pris de remords, dénonce l'existence du Cercle et accuse le Jaguar d'être l'auteur de l'assassinat. Le lieutenant Gamboa





D.R.

MARIO VARGAS LLOSA  
*Plus de doute*



mène personnellement l'enquête. Les intérêts en jeu sont cependant trop puissants pour que la lumière soit faite sur la mort de l'Esclave. Le Jaguar est relâché, mais, dès sa sortie, il se voit abandonné par ses amis qui l'accusent (à tort) d'avoir révélé à Gamboa l'existence du Cercle. Au lieu de se défendre et de livrer Alberto, le mouchard, à la vengeance publique, le Jaguar s'enferme dans un orgueilleux silence. Blessé par la trahison de ses amis, il va se présenter devant Gamboa et avoue son crime.

La grande maîtrise de Vargas Llosa est de nous présenter les faits à des niveaux différents et de nous amener à une sorte de relativisme moral. Alberto, le lieutenant Gamboa, le Jaguar lui-même sont victimes d'un mécanisme qu'ils ne contrôlent pas, la bonté et le mal se confondent, la vertu n'est pas récompensée. La loi de la jungle qui règne à l'école est un simple reflet de la loi du dehors qui régit la société tout entière.

Il y a une trentaine d'années, Giovanni Papini avait déclenché une violente polémique en posant la question : « Que doit la culture à l'Amérique latine ? » Après Carpentier, Rulfo, Cortazar, Fuentes et, maintenant, le premier roman du jeune Vargas Llosa, la réponse ne fait plus de doute.

JUAN GOYTISOLO